

LUCE SUB IPSA

Le Canada brillait de sa beauté première
Dans l'éblouissement vaste de la lumière
Que l'été radieux, fécond et solennel,
N'avait versée encor que sous l'oeil éternel.
Il dormait, entouré d'un farouche mystère,
Plein d'une majesté que nul âge n'altère,
Bercé, dans son sommeil, par les concerts géants
D'insondables forêts et de deux océans
Entre les bords desquels il allongeait son torse
Tout palpitant d'ardeur, tout débordant de force.
Il dormait, inconnu, sauvage et souverain,
Sous l'immuable azur d'un ciel pur et serein,
Son lieue, déroulant sa nappe gigantesque
Sous l'ombrage d'un bois d'une grandeur dan-
[tesque,

N'était jamais troublé que par les ouragans,
Que par le pied léger des grands cerfs élégants
Qui venaient, entr'ouvrant les rameaux de ses
[rives,
S'abreuver à des eaux transparentes et vives.
Ses monts, dont le sommet touche au dôme du ciel,
N'avaient dû tressaillir qu'au souffle originel,
Et ses lacs infinis, ses blanches cataractes
Croulant sous les arceaux de savanes compactes
Dont nul oeil n'aurait pu scruter la profondeur,
Ses pins majestueux bouillonnants de verdure,
Ses brises, ses oiseaux, ses plantes, ses ramures,
Mariant leurs clameurs, leurs refrains, leurs mur-
[mures,

Disaient l'hymne d'amour que la virginité
Des forêts et des eaux chante à l'immensité.

Depuis combien de temps le géant solitaire
Sommeillait-il ainsi sous les astres ? Mystère.
Bien qu'il eût près d'un quart du globe entre les
[bras,

L'immortel Magellan ne l'entrevoyait pas.
Il était né le jour où l'Amérique blonde
Sortit, comme Cypris, du sein fumant de l'onde,
Et vivait ombragé des palmes de la paix.
Aucun bronzé tonnait ne l'éveillait jamais.
Les longs rugissements des fauves en délire
Pour lui vibraient ainsi que les sons d'une lyre,
Et l'échevèlement du nuage irrité
Versait une ombre douce à son front indompté.
Il reposait avec toute la quiétude
Que donne à l'ignoré l'immense solitude,
Et ne redoutait rien que les feux du soleil.

Un jour, l'Esprit des Bois, sortant d'un long som-
[meil,
Frissonna tout à coup dans son antre farouche...
Il en sortit, hagard et l'écume à la bouche,
Poussant un cri qui fit tressaillir le rocher :
Des rayons inconnus venaient de le toucher,
Et ces rayons faisaient clignoter sa paupière.
Il se sentit saisi par l'angoisse dernière.
Alors, se roidissant, il marcha vers des flots
Qui roulaient sourdement de sinistres sanglots...
Tremblant comme Satan poursuivi par le Glaive,
Il gravit un rocher dominant une grève,
Et, s'arrêtant, tourna les yeux vers le Levant.

A cet instant, des bruits, apportés par le vent,
Firent dresser d'horreur les plumes de son aile.
Et les rayons toujours aveuglaient sa prunelle.

Bientôt il aperçut sous le dôme des bois
Des hommes qui plantaient dans le sol une croix
Auprès d'un drapeau blanc déroulé par la brise ;
Et, malgré les clameurs du flot voisin qui brise,
Malgré les mille bruits des sauvages déserts,
Il entendit deux voix tressaillir dans les airs.
L'une balbutia ce grand mot : " Délivrance ! "
Et l'autre, plus distincte et plus mâle, dit :
[" France ! "

A ces mots, où vibrail un indicible orgueil,
L'Esprit des Bois sentit des pleurs mouiller son
[oeil,

Et, comme pour jeter l'insulte à la lumière,
Il étendit son bras crispé vers la bannière
Et vers la croix versant leurs sublimes lueurs,
Puis, chancelant, le front ruisissant de sueurs,
Soudain il disparut ainsi que dans un gouffre,
Laisant derrière lui l'aigre senteur du soufre.

Formidables d'éclat, la bannière et la croix
Avaient enfin chassé le vieil Esprit des Bois,
Et la liberté sainte, ouvrant ses ailes d'ange
Sur ce vaincu sans nom que nul pouvoir ne venge,

EPURONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

BER. — Ne s'emploie plus pour BERCEAU. Au lieu de dire : L'enfant dort dans son BER, dites plutôt : L'enfant dort dans son BERCEAU.

BERCANTE. — Par ce mot on désigne, au Canada, la chaise appelée "BERCEUSE" en France. Ne pas dire : La BERCANTE est souvent le désennui des vieillards. Il faut dire : La BERCEUSE est souvent le désennui des vieillards.

BERDASSER. — S'emploie à tort pour SECOUER. Ne dites donc pas : Si vous BERDASSEZ les oeufs, vous les casserez. Dites plutôt : Si vous SECOUEZ les oeufs vous les casserez.

BERLANCILLE. — Ne saurait à bon droit supplanter le mot français BALANCOIRE. Au lieu de dire : Cette BERLANCILLE n'est pas solide, il

faudrait dire : Cette BALANCOIRE n'est pas solide.

BETELLE. — Que de fois n'avez-vous pas entendu prononcer ainsi le mot français BRETELLE ! Ne pas dire : Ce bossu a besoin de BETELLES. Dire plutôt : Ce bossu a besoin de BRETELLES.

BETOT. — Encore une locution vicieuse qui s'emploie trop souvent pour BIENTOT dans nos conversations. Ne dites donc pas : Ce sera BETOT fait. Dites : Ce sera BIENTOT fait.

BIBITE. — N'est pas français pour désigner diverses espèces d'insectes. Au lieu de dire : Les enfants ont peur des BIBITES, on peut dire, par exemple : Les enfants ont peur des INSECTES.

Dans l'infini volait, une torche à la main,
Et toutes trois ensemble éclairaient le chemin.
Des aîeux qui venaient au bord d'un fleuve im-
Déposer le berceau d'une nouvelle France. [mense

W. CHAPMAN.

DEVOUEMENT ET PERSECUTION

Voici une histoire racontée par un journaliste parisien :

"La supérieure de l'hôpital vient d'être décorée.

Décorée !... elle, la bonne vieille soeur Polyxène ?... est-ce que ce n'est pas un rêve ?... Pâs que cela !... n'est-ce pas une de ces divagations folles que l'esprit malin, parfois, s'amuse à jeter dans les âmes les plus humbles ?

Mais non ! elle n'en peut douter, car elle a encore dans les oreilles le bruit qui s'est fait quand le ministre de la guerre est entré dans la salle... elle a encore dans les yeux le visage loyal et bon de ce général, tout chamarré de décorations... Surtout, elle a encore au coeur la secousse qu'elle a ressentie, quand le ministre, faisant faire le cercle autour d'elle, lui a dit de sa voix vibrante, habituée à commander des héros :

"Madame, la France, dont vous avez depuis si longtemps soigné les soldats, vous remercie par ma bouche. Le gouvernement de la République est heureux de reconnaître ces services, et il vous décore ici, au milieu même de vos malades, au champ d'honneur du dévouement !"

A ces mots, un tonnerre d'applaudissement s'est fait entendre ; on a crié : "Vive la soeur Polyxène ! et il lui a fallu, éperdue et confuse, assister à sa propre apothéose.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans cet hôpital ? lui a demandé le ministre.

— Général, — a répondu un grand monsieur tout galonné d'argent, qui, lui a-t-on dit ensuite, était le préfet — il y a trente et un ans...

— Sans compter, a surenchérit le maire, que nous avons eu des années doubles : en 1867, la fièvre typhoïde ; en 1868, la variole ; en 1885, la scarlatine ; en 1891, encore la fièvre typhoïde.

— Et, pendant tout ce temps, la soeur n'a pas bougé ?

— D'une semelle... et on ne compte plus les vies humaines qu'elle a sauvées.

— Ma soeur, a conclu le général en se retirant, je voudrais avoir des états de service comme les vôtres. La distinction qui vous est conférée acquiert un nouvel éclat en brillant sur votre poitrine ; vous en recevrez le brevet incessamment.

Sitôt que le cortège officiel a quitté l'hôpital, la soeur Polyxène s'est esquivée sans bruit, et, de toute la vitesse de ses jambes sexagénaires, s'est réfugiée dans la salle de communauté. Rouge de confusion, inquiète comme un scélérat qui n'a pas encore fait disparaître les traces de son crime, elle cherche, de ses vieilles mains qui tremblent, à détacher ce ruban qui, sur la bure sombre de sa robe, semble un coquelicot perdu dans une touffe de bluets.

— Eh bien ?... eh bien ?... nous vous y prenons !... disent derrière elle des voix bien connues.

Ce sont ses filles, les autres religieuses de l'hôpital, qui, à leur tour, brûlent d'envie de fêter leur bien-aimée supérieure.

— Comment, ma mère ?... s'écrie la plus jeune, une petite professe nouvellement arrivée de la maison-mère, — comment ? vous alliez ôter votre croix ?

— Sans doute, ma pauvre enfant ; est-ce que je l'ai gagnée ?

— Mais oui !

— Non ! non !... nous autres, religieuses, nous ne faisons que notre devoir en soignant nos pauvres malades ; ils sont notre famille ; c'est bien naturel qu'on les serve, et puis... C'est si doux, qu'il n'y a point de mérite à cela...

A ce moment, la porte de la salle s'ouvre, et la soeur portière introduit un monsieur grave et correct ; il porte des papiers sous le bras, et un lorgnon sur le nez. Tout à fait distingué, le monsieur...

Les religieuses se poussent le coude, comme pour se dire : C'est le brevet qui arrive ! attention !

L'inconnu, d'ailleurs, a l'air si comme il faut !

— C'est bien à madame la supérieure, dit-il, en s'inclinant avec grâce, que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur.

— Je viens de la part de M. le ministre...

— De la guerre ?

— Non... des finances...

— Ah !... et pourquoi ? !

— Pour vous dire que si, à la date fixée, vous n'avez pas payé toutes vos taxes, on saisira vos meubles !"

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques lignes à ce récit charmant et poignant à la fois.

Les bonnes religieuses, en faisant leurs vœux, ont accepté volontairement les croix et les humiliations, elles les recherchent même. Quand, pour prix de leur dévouement, elles se voient insultées et persécutées, au lieu de se plaindre elles remercient Dieu. Elles savent que leur mérite est plus grand à cause de l'ingratitude des hommes.

Journalistes, mes confrères, vous qui voyez si souvent vos mérites méconnus, songez aux soeurs des ailes et des hôpitaux. Que la satisfaction du devoir accompli soit votre meilleure récompense. Faites bien et laissez dire ! Pardonnez à ceux qui ne vous apprécient pas à votre juste valeur, ils ignorent le bien que vous faites ou que vous désirez faire.

Votre récompense viendra plus tard.

JEAN DES ERABLES.

FAMILLE HEUREUSE

Dans un cadre à la fois rustique et charmant, l'"Album Universel" offre aujourd'hui à l'admiration de ses lecteurs le tableau délicieux d'une "famille heureuse".

Pendant que les bambins s'amuse et prennent leurs ébats dans la maison, la mère endort son petit, en l'enveloppant de chaudes caresses.

De purs rayons de bonheur illuminent toutes ces figures souriantes, et l'on sent qu'il fait bon de vivre sous ce toit béni des cieux.

Dans la sérénité qui plane sur la "famille heureuse", il faut admirer la paix suave que procure la vie des champs.